

Transcription du podcast « Une adolescente face à la guerre », réalisé à l'occasion du 80^e anniversaire de la Libération, en partenariat avec le Master Histoire publique de Nantes Université

Intervenant et intervenantes :

- **Ginette Maillochaud**, adolescente à Saint-Nazaire pendant la Seconde Guerre mondiale et « empochée » au Pouliguen
- **Éloïse Bugeau**, chargée de projets culturels et de valorisation numérique, Saint-Nazaire Agglomération Tourisme
- **Guilhem Depienne, Salomé Dorge et Tara Zigault**, étudiant et étudiantes en Master Histoire publique de Nantes Université

Transcription :

Ginette MAILLOCHAUD :

Avant la guerre, Mademoiselle Benoiton, qui était la dernière qui m'ait formée pour l'année du certificat d'études, elle dit à Maman :

« Écoutez, il n'y a pas 36 trucs, il va falloir envisager le conservatoire ou quelque chose comme ça pour elle, c'est une voie qui s'ouvre. »

Elle s'est refermée avec l'arrivée des troupes allemandes.

Guilhem Depienne :

La personne que vous venez d'entendre est Ginette Maillochaud. Cette femme, aujourd'hui âgée de 97 ans, a grandi à Saint-Nazaire avant de devoir fuir au Pouliguen où elle deviendra « empochée ». Un portrait d'elle, tendant un bouquet à un soldat américain à la Libération, est conservé par l'Écomusée de Saint-Nazaire.

C'est de ce magnifique cliché qu'est partie notre rencontre.

Salomé DORGE :

Et nous, c'est Guilhem Depienne, Salomé Dorge et Tara Zigault, trois étudiants et étudiantes en première année du Master Histoire publique de Nantes Université. Nous avons été invités par le pôle Patrimoine de Saint-Nazaire Agglomération Tourisme pour réaliser ce podcast.

Guilhem Depienne :

Nous avons eu la chance de rencontrer Ginette chez elle à trois reprises. Elle a accepté de nous livrer son témoignage, à la fois touchant et personnel, d'une époque que nous n'avons pas connue. Lors de ces entretiens, Ginette nous a confié son vécu de la guerre à travers son regard d'adolescente.

Tara Zigault :

Est-ce que vous pouvez me dire votre nom et prénom, s'il vous plaît ?

Ginette Maillochaud :

Alors, donc Ginette Chouin d'origine, mariée Maillochaud.

Tara ZIGAULT :

Très bien. Et en quelle année êtes-vous née ?

Ginette Maillochaud :

En 1928.

Guilhem Depienne :

Ginette est une femme pétillante, pleine d'énergie et dotée d'un grand sens de l'humour. D'après le récit qu'elle nous a fait de son enfance, elle nous semble avoir toujours été ainsi : sociable, amusante, souriante et capable de diffuser la bonne humeur autour d'elle. Ces qualités semblent avoir été essentielles pour traverser la Seconde Guerre mondiale alors qu'elle n'était qu'une adolescente ainsi que ses deux grandes passions : la musique et le théâtre. Jeune fille, Ginette rêvait d'ailleurs d'un avenir artistique. La guerre en a décidé autrement.

Ce tournant majeur de sa vie, nous allons tenter de vous le raconter avec elle.

Ginette Maillochaud :

J'ai toujours été très à l'aise sur une scène avec un micro, très à l'aise. C'était que du bonheur d'être sur une scène. *[Chante]* « Et s'il vous dit que l'on vous aime, écoutez toujours l'amour. »

Et là, de l'école Lamartine, il y avait des fins d'année organisées où on jouait dans l'orchestre ou alors on chantait. Avant la guerre, Mademoiselle Benoiton, qui était la dernière qui m'ait formée pour l'année du certificat d'études, elle dit à Maman :

« Écoutez, il n'y a pas 36 trucs, il va falloir envisager le conservatoire ou quelque chose comme ça pour elle, c'est une voie qui s'ouvre. »

Elle s'est refermée avec l'arrivée des troupes allemandes.

Guilhem Depienne :

Sans doute autant que la musique, Ginette nous a beaucoup parlé de sa mère. Cette femme alterne de nombreux métiers, comme femme au foyer ou lingère. Au début de la guerre, elle tient le café « Maurice Chouin », du nom de son mari, rue de la gare à Saint-Nazaire.

Ginette Maillochaud :

J'ai des souvenirs du café et des Écossais, qui venaient boire leur bière là, essayer de parler un petit peu avec Maman et parce qu'elle avait connu à la Guerre de 1914 les Américains, déjà. Donc tout ça, c'était très approximatif, comme, comment dirais-je ? Conversation et langage, oui. Mais enfin, on aimait beaucoup John, en tout cas. Je m'en souviens très bien de ce garçon-là. Et malheureusement est arrivée la catastrophe du *Lancastria*, que tout le monde connaît. C'était vraiment une chose atroce, de vivre ça et d'attendre de savoir ce qu'étaient devenus ces hommes-là, qu'on avait connus.

Le lendemain, tout Saint-Nazaire était sens dessus-dessous. Parce que beaucoup avaient rencontré des Écossais et des Anglais et tout le monde était affolé en se disant « Bon Dieu, ont-ils pu être sauvés ? ».

Alors au fur et à mesure qu'on entendait ce qu'on entendait, on disait « Ce n'est pas possible, ils ont dû tous périr ».

Salomé Dorge :

Paquebot transatlantique, le *Lancastria* est transformé en transport de troupes par la Royal Navy. Le 17 juin 1940, à quelques jours de l'armistice entre la France et l'Allemagne, des milliers de soldats britanniques et leurs familles embarquent à bord du navire dans le port de Saint-Nazaire, évacuant un pays qui s'apprête à tomber aux mains de l'ennemi.

Mais peu de temps après avoir pris la mer, le *Lancastria* est attaqué par des bombardiers allemands. Plusieurs bombes touchent le navire et le coule au large de Saint-Nazaire. Des milliers de personnes trouvent la mort dans ce naufrage, un événement qui a profondément marqué Ginette, mais aussi toute la ville de

Saint-Nazaire. Même si le nombre exact de victimes reste incertain, on estime environ 4 500 morts.

Aujourd'hui, le naufrage du *Lancastria* demeure l'une des plus grandes tragédies de l'histoire maritime du 20^e siècle. L'armée allemande arrive à Saint-Nazaire quelques jours après la catastrophe.

Ginette Maillochaud :

Dans la cour de l'école, alors là, c'était la panique complète. Tout ce qui pouvait se raconter parce que certains disaient :

« Oui, les Allemands, ils viennent, ils arrachent la langue des gens, ils font ci, ils font ça. Ils violent les femmes. »

Enfin bon, tout un tas de choses, qui se sont avérées par la suite d'ailleurs, pas tout à fait faux. Mais enfin bon, on était déjà complètement paniqué.

Guilhem Depienne :

Avant-guerre, le père de Ginette, travaille comme steward à bord des paquebots de la Compagnie Générale Transatlantique. Après avoir été mobilisé au début de la guerre, il revient à Saint-Nazaire et se fait embaucher comme boucher dans la base sous-marine.

Ginette Maillochaud :

Il fallait bien manger, beaucoup de Français travaillaient parce que le seul moyen d'avoir un peu d'argent, c'était de travailler avec les Allemands, quand même, à contrecœur mais quand même, hein.

Ils étaient quatre ou cinq. C'est là où je vous ai expliqué qu'ils avaient des tabliers de cuir qu'ils avaient fabriqué avec une poche à l'intérieur, parce que quand ils avaient fait leurs découpes de viande ou de charcuterie, à leurs risques et périls, ils sortaient dans la poche en cuir, ce qui leur plaisait pour amener à la maison. Donc j'ai vu papa arriver un jour avec un bout de saucisson qui était long comme ça.

Et là, finalement, ça nous arrange bien [*Rires*] mais à leurs risques et périls, là. Parce que j'imagine que si on avait mis la main dans le tablier pour aller voir ce qui s'y passait, ça ne se serait peut-être pas très bien passé. Combien de fois j'ai entendu Papa dire :

« Eh bah le gars, quand il va vouloir mettre le rôti de bœuf à cuire dans le sous-marin, il va se trouver avec du pot-au-feu ! Et le rôti de bœuf était chez les Français. » [Rires]

C'était une façon de résister, tout en se protégeant, mais en prenant des risques aussi.

Un jour, le professeur nous a dit :

« Vite, vite, vite, quittez les lieux ! »

Et il fallait partir, suivre tout le monde. Bon, alors moi évidemment, je n'ai pas suivi tout le monde. Et j'ai embarqué une amie avec moi et on est remontées toutes seules sur la rue Villès-Martin et je lui ai dit :

« On va aller chez les Capucins. * »

Ndlr : Franciscaïns.

Il y avait des moines là-dedans avec leur capuchon brun. La seule chose dont je me souviens, c'est qu'elle était affolée :

« Mais tu vois, on aurait dû suivre tout le monde. »

Je lui ai dit :

« Non, non, ne t'inquiète pas. »

Et puis, on s'est mis sous une charrette à bras qui était là, dans la rue ou à l'entrée de chez les moines, là, justement. Et on a vu passer tous les avions bombardiers au-dessus de nos têtes et ça tombait partout, évidemment.

Guilhem Depienne :

Bien que ces bombardements se soient passés dans son enfance, Ginette a gardé en mémoire le bruit de ces avions.

Ginette Maillochaud :

[Ginette imite le bruit des avions].

Quelque chose de très étouffé comme ça et qui grossit, qui grossit, qui grossit jusqu'à ce que PAF [Rires] ça explose. Mais quand ça commençait à faire *broum broum broum*, il était temps de se carapater et d'aller se mettre dans les abris.

Salomé Dorge :

Ce dont Ginette se rappelle aussi, c'est l'opération *Chariot*.

Cette opération commando est menée par l'armée britannique dans la nuit du 27 au 28 mars 1942. Elle avait pour objectif de détruire la forme-écluse Joubert, la seule à pouvoir accueillir le plus grand cuirassé allemand, le *Tirpitz*.

C'est ainsi que les Alliés lancent un destroyer chargé d'explosifs, le *Campbeltown* dans la porte d'accès de la forme-écluse afin de la rendre inutilisable.

Des commandos descendent aussi sur le port pour détruire d'autres infrastructures portuaires. Les affrontements avec l'Occupant sont très violents, et des deux côtés, les pertes sont importantes. Une vingtaine de Nazairiens perdront aussi la vie.

Ginette Maillochaud :

À ce moment-là, nous habitions dans la rue Villès-Martin.

La maison d'à côté, c'était le directeur de chantier de Penhoët, et lui avait fait une tranchée dans son jardin pour sa fille, pour la protéger. Et il nous avait dit :

« Vous descendez, vous descendez et vous vous mettez à l'abri, dans le jardin, avec tout comme ça, s'ils vont fouiller dans les maisons, ils nous ne trouverons pas... »

Et puis, bon bah, la nuit s'est passée, évidemment avec des tas de tirs de mitrailleuses, tirs de machin, bombes qui éclataient à droite à gauche, enfin bon... la terreur dans la tranchée, où on était. Et on entendait bien courir dans le jardin, bien sûr, alors on ne bougeait pas. *[Rires]*

Taza Zigault :

Et pour vous personnellement, est-ce que vous pourriez nous raconter ce que vous faisiez à cette période-là ?

Ginette Maillochaud :

Ben, j'allais à l'école supérieure, j'ai continué jusqu'à ce qu'on quitte Saint-Nazaire. J'étais en seconde et c'est tout. À ce moment-là, je ne faisais rien.

Pendant la guerre, on ne faisait rien, là on ne faisait pas du théâtre, on ne faisait rien du tout. Non, on essayait de rentrer chez soi et de se cacher la nuit comme on pouvait quand ça tombait.

Guilhem Depienne :

Les bombardements ont été particulièrement dévastateurs à Saint-Nazaire et laisseront, après-guerre, une ville en ruine. Ils commencent en juin 1940, avec les Allemands et continuent, pendant l'Occupation avec les attaques alliées. Les années 1942 et 1943 sont particulièrement intenses. Ginette et sa famille sont contraints de déménager, en pleine nuit.

Ginette Maillochaud :

On est parti à cause des bombardements. Le prochain qui s'annonçait était destructeur. Complètement, oui. Le dernier qu'il y a eu là justement, c'est celui-là qui nous a fait partir. C'était aux environs de Noël, il me semble me souvenir. Un bombardement « bombes normales ».

Et puis après, il y a eu le bombardement avec les bombes incendiaires et là ça a été la déflagration partout. On était déjà arrivés, nous.

Éloïse Bugeau :

Donc vous êtes partis au Pouliguen ?

Ginette Maillochaud :

Oui, alors on est parti dans la maison des grands-parents.

Guilhem Depienne :

Comme la famille de Ginette, tous les Nazairiens sont poussés à évacuer leur ville. Ils se réfugient un peu partout aux alentours, souvent chez des proches. Tous doivent se réadapter, reconstruire leur vie quotidienne.

Pour la jeune adolescente qu'est alors Ginette, il n'y a plus d'école et elle occupe son temps libre à voir ses amis réfugiés autour du Pouliguen.

Ginette Maillochaud :

Maman, alors donc, elle s'en allait chercher des légumes. Elle s'occupait et elle n'est pas là tout le temps puisque moi j'étais libre. En rentrant, je me souviens qu'elle me disait :

« *Qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui ?* »

Et là, je dis :

« Je suis allée à la plage. »

« Oui, mais avec qui ? »

« Ben avec qui ? Avec Jacqueline, une telle, je ne sais pas qui... et puis les gars. »

Et là maman quand je suis rentrée et que je lui ai dit ça, elle m'a dit :

« Bon, ce n'est pas compliqué, la plage, c'est fini maintenant tu me dis ce que tu veux.

Tu veux être couturière ou tu veux être coiffeuse ? »

Mais il n'y a rien qui me disait.

Elle m'aurait dit « Tu veux faire du théâtre ? », j'aurais dit oui. *[Rires]*

On faisait du théâtre, mais du théâtre amateur.

Et à tout prendre, j'ai dit : « Bon, coiffeuse ». Peut-être quand même parce que c'est un petit peu plus artistique. Il y a le contact humain aussi avec la clientèle.

Enfin, je n'en sais rien, j'ai dit coiffeuse. Et je suis devenue coiffeuse.

Qu'est-ce qu'on voulait là-haut que je sois en réalité ? Les événements terrestres ont changé tout. Peut-être que j'étais destinée quand même à une carrière. D'ailleurs, c'est ce que je dirais en arrivant. S'il me demande ce que je veux faire, si je dois revenir et bien je saurais ce que je veux faire.

Éloïse Bugeau :

Et ce sera ?

Ginette Maillochaud :

Cheffe d'orchestre !

Tara Zigault :

Et en juin 1944, on apprend que les Alliés ont débarqué en Normandie. Est-ce que vous avez un souvenir de ce moment-là ?

Ginette Maillochaud :

Oh bah oui, oui, quand même. *[Rires]* Maman était aux aguets et on a été tous à écouter. Ah oui, oui, bien entendu, au bah vous pensez, on sentait bien que vraiment c'était une période très haute, très dure. Est-ce que ça va réussir ? Est-ce que ça ne va pas réussir ?

Mais toujours, moi, amoureuse comme j'étais, tout le reste passait au second plan. C'était quand même mieux d'être amoureux et d'oublier la guerre.

Tout le monde était fou de joie, évidemment, à sortir les drapeaux. Et sortir les drapeaux, c'était compliqué. Enfin ils sortaient quand même. *[Rires]*

Tout le monde se projetait dans la Libération, on attendait que ça. Quand on a vu qu'on restait là. Là, ça a été *pouf*, vraiment comme si on avait mis une cape noire sur la tête. « Vous allez rester là », mais combien de temps ?

Tara Zigault :

À ce moment-là, quand la Poche arrive, quand elle se forme, comment vous l'apprenez ?

Ginette Maillochaud :

Ben on apprend parce qu'on a vu qu'ils ne venaient pas. Qu'ils s'arrêtaient. Alors il y avait la radio. Heureusement qu'il y avait des radios. Il n'y avait pas de télé, évidemment. Maman était à l'écoute tous les jours de la radio, mon père aussi et on apprend qu'il s'était formé une ligne de résistance.

Guilhem Depienne :

Après le débarquement du 6 juin 1944, les troupes alliées libèrent petit à petit le territoire et font refluer les troupes allemandes vers ses forteresses, dont Saint-Nazaire. Le 4 août 1944, Rennes est libérée et huit jours plus tard, Nantes l'est également.

Mais, comme le mentionne Ginette, les troupes alliées n'atteignent pas Saint-Nazaire. La forteresse nazairienne est féroce ment défendue par les Allemands et les Alliés se détournent vers d'autres priorités : libérer le reste du territoire et atteindre Berlin.

La Poche de Saint-Nazaire se forme alors. Elle est délimitée par la Vilaine et le canal de Nantes à Brest au nord, s'étendant jusqu'à Bouvron et Cordemais à l'est et descendant jusqu'à Pornic. Elle recouvre 1 800 kilomètres carrés, dans lesquels se trouvent pris au piège 30 000 soldats allemands et près de 124 000 civils. Pour ces « empochés », l'Occupation dure neuf mois supplémentaires, jusqu'à la fin de la guerre.

Ginette Maillochaud :

Et là, on dit mais ils nous ont oublié, hein ! Et quand on s'est aperçu qu'on était véritablement oublié, volontairement, parce qu'il fallait mieux détourner les troupes pour monter sur le Rhin que de venir s'occuper de la Poche de Royan ou de la Poche de Saint-Nazaire, ou même de celle de Lorient. Et donc, on est restés là comme des ronds de flan, en se demandant, qu'est ce qui allait se passer.

Je mangeais ce qu'il fallait parce que j'avais d'un côté le papa qui apportait, pas à chaque fois, mais enfin quand il pouvait, il apportait quelque chose.

Maman faisait quand même du vélo, la pauvre, pour aller au moins jusqu'à Saint-Lyphard ou dans cette région et essayer de trouver quand même un peu d'aliments, de légumes et des trucs qu'on ne trouvait plus sur place.

Le pain, ben on faisait comme tout le monde, on faisait la queue pour en avoir.

On allait pêcher des berniques aussi. On faisait des berniques en ragoût.

On mangeait du rutabaga aussi. Moi, j'étais un moment sans en manger après la guerre. *[Rires]* Des topinambours, je ne me souviens pas très bien d'avoir vu ça dans l'assiette. Mais du rutabaga sur la table avec une bougie dedans, oui. Évidé et avec une bougie à l'intérieur pour avoir un peu d'éclairage.

Salomé Dorge :

Ginette mentionne ensuite l'hiver de 1944 - 1945, particulièrement rude. Dans le nord et le centre de la France, les températures chutent et la neige s'accumule.

Ginette Maillochaud :

Donc on était pendant la Poche. C'était en 1944 mais alors, mais vraiment, je vous assure, la banquise carrément. C'était très beau, l'eau et la mer étaient gelées. Et j'étais allée au bout de la jetée pour voir ce que ça donnait. Il y avait déjà des glaçons plein dans le port qui se baladaient. Et quand les vagues arrivaient, c'était magnifique avec le soleil, parce que quand elles se brisaient, ça faisait plein de cristaux au lieu de l'écume. Il avait beaucoup neigé aussi.

Il y a eu aussi une procession qui a traversé une partie de la France, d'ailleurs. Ça s'appelait Notre-Dame de Boulogne.

Salomé Dorge :

L'événement auquel Ginette fait référence est une procession religieuse qui traverse la France de 1943 à 1948, afin de ramener quatre exemplaires d'une statue de Notre-Dame à Boulogne-sur-Mer. Arrivée autour de Nantes à la fin du mois de juin 1944, l'une de ces Madones est prise dans la Poche de Saint-Nazaire et est exfiltrée clandestinement par la Vilaine.

Ginette Maillochaud :

On a pris la procession au-delà de La Baule et puis on est venus jusqu'au Pouliguen avec la procession.

Ah oui, il y avait un monde fou.

Il fallait bien s'accrocher à quelque chose. Tout le monde priait pour la Libération, pour que la guerre se termine quoi. C'était important, c'était important. Parce que je ne sais pas, les Allemands ne disaient rien. Finalement, elle s'est faite cette procession sans que personne ne nous tire dessus.

Guilhem Depienne :

Dans l'attente de la Libération, la jeune Ginette, devenue apprentie coiffeuse, redécouvre sa passion pour le théâtre et le chant. Elle se joint à une troupe amateur de théâtre, créée pendant la Poche avec des Pouliguennais et des réfugiés nazairiens.

Ginette Maillochaud :

J'étais très occupée avec les répétitions, tout ça. On était très occupés avec nos théâtres. On a joué quand même des grandes pièces et des pièces à l'époque qui étaient des pièces de boulevard, mais des pièces qui ont tenu l'affiche pendant je ne sais pas combien de temps. *Mon curé chez les riches* c'était quelque chose. *Bichon* aussi.

Et puis des petits concerts. Il y avait des concerts avec des chanteurs, j'avais des copains qui chantaient très bien aussi, donc on faisait des concerts.

Moi je chantais... *[elle chante]* :

« *Ça sent si bon la France, ça sent si bon la France.* »

Et là, au premier rang, il y avait des officiers allemands qui étaient là, qui venaient aux concerts

J'ai chanté des trucs comme ça. Ils ne disaient rien, ils ne disaient plus rien non plus eux. Vous savez... On n'avait pas de SS dans le coin, je crois c'est ça surtout.

Donc on avait que des militaires qui avaient, en fait, hâte de rentrer chez eux.

Moi, je vois ça comme ça. Ils n'avaient pas tellement envie d'aller au front à Bouvron parce qu'il y a eu quand même quelques morts justement, peu avant que la Poche soit libérée.

Guilhem Depienne :

Pendant la Poche, Ginette et ses amis ont dans les 17 ans. À travers des moments volés, ils essaient de profiter d'une adolescence qui n'aura connu que la guerre.

Ginette Maillochaud :

Nous on allait à la Guitoune. La Guitoune oui, mais tout ça, c'est des souvenirs de jeunes adolescents, avec des amourettes avec des tas de trucs comme ça. Des rigolades. Mais parce qu'on était jeunes et qu'on avait envie de vivre et on voyait, on attendait que ça se passe. Voilà. Oui, c'est un peu ce sentiment-là, on attendait que ça se passe. On attendait sans voir les difficultés, sans voir les problèmes. Et puis un beau jour, évidemment, un beau jour, c'est arrivé.

Salomé Dorge :

Dix mois après le débarquement des Alliés en Normandie, un espoir de libération apparaît lorsque le sous-préfet de Saint-Nazaire rencontre le commandant de la forteresse allemande, le 10 avril 1945.

Cependant, celui-ci refuse toute idée de reddition. Il déclare :

« Ma mission exige de moi que je tiens l'embouchure de la Loire jusqu'au dernier homme et avec mon dernier homme disparaîtra aussi le port de Saint-Nazaire. »

Le suicide d'Hitler, puis la capitulation allemande sans condition changent la donne. La reddition allemande de la Poche est signée à Cordemais, le 8 mai, jour de la capitulation. La Poche ne sera officiellement libre que trois jours plus tard, le 11 mai, devenant ainsi le dernier territoire libéré de France.

Ginette Maillochaud :

Je n'ai pas de souvenir. C'est vrai, je ne peux rien vous dire hein. On a sauté de joie, sûrement, on a sauté de joie. Et puis on devait être dans les préparatifs. Maman à faire des bouquets de fleurs et tout pour le mettre dans le panier parce que ça va enfin arriver. Donc j'étais avec elle, à préparer tout ça, puis avec des amis, on devait être en train de préparer tout ça. Mais je n'ai pas souvenir là, il n'y a pas d'image.

Après il y a des flashes, de l'Américain, il y a des flashes avec les photos, là, bien sûr. Mais il y a des gens qui sautaient de joie et tout. Bien sûr. La libération totale, oui, ça c'est sûr, mais encore que c'était très timide. Très timide, parce que la photo dans

la rue du Pont, là, de monsieur Bourgueil. Ils défilent dans la rue du Pont, qui est la rue Leclerc maintenant. Et puis, bien il n'y a personne. Il y a des gens qui font leurs courses, normal. La vie normale.

Dans la rue du Croisic, oui, là c'est beaucoup plus serré. C'est beaucoup plus serré. Il y a davantage de monde de sortie. Est-ce que les gens avaient peur de sortir de chez eux ? Je ne sais pas. Je ne peux pas vous dire. Je ne me vois pas une foule comme on a vu les photos et les films sur Paris où là vraiment, c'est l'arrivée de la libération totale.

Ça ne peut pas être comme ça parce qu'il y a eu cette cassure-là. Alors on est contents, bien sûr. C'est fini. Mais c'est fini pour tout le monde. Alors c'est plus pareil non plus. Là-bas, à Paris, ce n'est pas fini pour tout le monde, ça continue. Oui, mais nous, c'est archi fini, même. *[Rires]*

Salomé Dorge :

La photo à laquelle Ginette fait référence a été prise par Édouard Bourgueil, photographe et propriétaire du tabac du port du Pouliguen, le jour de la libération de la Poche, le 11 mai 1945. Elle est conservée dans les collections de l'Écomusée de Saint-Nazaire. Sur la photo, Ginette, alors âgée de 17 ans, pose avec un soldat américain, tout sourires. Elle tient à son bras gauche un panier tressé rempli de bouquets de roses. Elle porte une robe blanche à motifs, fermée par une broche fleurie et est coiffée d'un bonnet phrygien, décoré d'une cocarde tricolore.

Ginette Maillochaud :

La mairie est venue me chercher pour que j'aie danser un soir à une maison qui était dans l'avenue de Paris, là, qui était occupée par les Allemands et qui était reprise par les Américains. Et il y avait un bal d'organisé le soir avec les officiers. Donc on est venu chercher cinq ou six jeunes filles du Pouliguen et d'autres de La Baule, et moi je me trouvais avec et on est allées danser.

C'était la grande vogue du comment déjà ? Oui c'est ça, rock'n'roll à tour de bras. Ils amenaient toute leur musique avec eux et moi j'adorais.

Oh là là ! Quand ils ont été là, justement après, on allait au Grand café qui était sur le port. Et ça m'est arrivé de chanter aussi, là. Mais avec les Américains, oui, là je suis montée et il y avait l'orchestre américain, alors là, c'était chouette. *[Rires]*

Mais enfin, c'est vrai que, en fin de compte, je me dis que j'ai traversé cette guerre horrible et tout ce que je découvre des fois maintenant. Les camps de concentration, tout ça, évidemment, là on a découvert ça après, c'était atroce.

Alors évidemment moi, quand je vois ça, quand je vois des trucs comme ça, je me dis :

« Mais bon sang mais comment j'ai traversé ça moi ? »

Les guerres ça vous fout tout par terre. Bon bah c'est un autre destin. C'est un autre destin.

Salomé Dorge :

Nous espérons que le podcast que vous venez d'écouter vous a plu.
Cet épisode est le fruit d'entretiens que nous avons menés avec Ginette en juin 2025.

Guilhem Depienne :

Nous tenons à la remercier chaleureusement pour la confiance qu'elle nous a accordée en nous déposant son histoire personnelle d'une adolescente pendant la guerre et la Poche de Saint-Nazaire.